

## Critique, mon beau souci. Culture, ma pauvre amie

Alexandre Fontaine Rousseau

---

Numéro 162, juin–juillet 2013

Industrie en crise. Cinéma en mutation !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2013). Critique, mon beau souci. Culture, ma pauvre amie. *24 images*, (162), 16–16.

de cinémas de quartier en ciné-clubs. Aujourd'hui, paradoxalement, le prix de revient d'une copie DCP augmente progressivement à mesure qu'elle est montrée dans les salles exigeant des frais de copie virtuels, repoussant ainsi continuellement la rentabilité du film pour le distributeur : plus il montre le film, plus il risque d'être déficitaire. Les salles qui souscrivent au système des FCV et qui veulent tout de même programmer des films indépendants se heurtent alors à des distributeurs plus craintifs de prendre le risque de nouvelles séances dès lors qu'ils avancent ces FCV pour chaque nouvelle salle. Par ailleurs, en l'absence de copies 35 mm, les salles qui ne sont pas encore équipées en DCP doivent se retourner au mieux vers des projections en Blu-ray ou en DVD, faute de format intermédiaire abordable ou d'équipement adéquat.

Cette perversion du système des FCV est aggravée pas le fait que les salles qui y souscrivent ont davantage intérêt à faire tourner les films de plus en plus rapidement et à exiger une rentabilité immédiate des nouveautés, afin de multiplier la récupération des frais de copie virtuels avec de nouveaux titres, plutôt que de maintenir en salle des films qui mériteraient une programmation sur la durée. Dans cette

nouvelle réalité, le bouche à oreille doit être immédiat, le succès instantané, ou c'est la mort assurée. Autrement dit, la place n'est plus aux coureurs de fond. Il est assez aisé en effet de constater que cette configuration n'est pas à l'avantage d'un cinéma plus exigeant, par conséquent plus fragile, dont le succès dépend d'une exposition plus longue et de la construction dans le temps d'un bouche à oreille. Le cinéma numérique, un beau progrès en soi, est devenu un rêve d'entrepreneur, voyant l'avènement d'un cinéma sans cabine, sans projectionniste, automatisé et informatisé, qui a été uniquement pensé par et pour la grande distribution.

Au final, c'est toute la chaîne indépendante qui risque d'en sortir perdante : les petites salles qui ont plus difficilement accès, ou dans des conditions médiocres, aux films d'auteurs québécois et internationaux ainsi qu'aux documentaires ; les distributeurs indépendants qui voient leur seuil de rentabilité s'élever lorsqu'ils prennent des risques sur des films difficiles ; et les producteurs indépendants dont la rémunération est liée directement à la part de bénéfice du distributeur et non à celle de l'exploitant, qui conserve toujours la part du lion du box-office, quel que soit le succès d'un film. ■

## CRITIQUE, MON BEAU SOUCI CULTURE, MA PAUVRE AMIE

Est-ce parce qu'il y a une *crise du cinéma* qu'il y a une *crise de la critique*? Peut-on indéfiniment écrire de manière inspirée sur des films moyens, des cinéastes ordinaires, parler avec une verve renouvelée de « mauvaises années » qui sont « à oublier »? Évidemment, le cinéma inspirant invite la critique inspirée. Cela va de soi. Mais le problème de la critique est plus profond et la soi-disant crise qu'elle traverse – depuis un long moment qui s'éternise – n'est pas la conséquence déplorable de quelques années de vaches maigres indiquant un quelconque affaiblissement du cinéma dans son ensemble. Elle trahit un grave problème qui dépasse la simple sphère d'influence du septième art et s'étend à l'ensemble du domaine des arts, à la place que l'on daigne bien leur réserver dans notre société.

L'appareil critique est devenu un vulgaire *créateur de consensus*, comme si la seule finalité à laquelle peuvent aspirer ceux qui pratiquent cette profession était de s'agglutiner mollement autour de ces films que « la critique a aimés » pour les encenser incessamment selon cette logique circulaire qui veut qu'un film aimé de la critique le soit toujours plus. Mais à force de répéter *ad nauseam* les mêmes phrases creuses au sujet des mêmes films jugés « bons », cette « critique » ornementale contribue à la marchandisation du cinéma, à l'instrumentalisation des films. Elle ne cherche plus à susciter de réflexions, ne vise plus à approfondir la lecture des œuvres qu'elle aborde. Elle ne tisse pas de liens entre les films puisque, au contraire, sa raison d'être et son mode opératoire se résument à les isoler pour pouvoir les noter et donner (ou non) au spectateur potentiel l'envie de voir les produits évalués.

Pire encore, elle ne semble plus animée par un réel *amour* du cinéma, n'apparaît plus comme l'extension naturelle de l'idéal cinéophile ou d'un quelconque projet intellectuel conséquent mais plutôt comme un embranchement logique (parmi tant d'autres) de cette entropie médiatique générale selon laquelle il faut produire des discours sur tout et encadrer le mieux possible chacune des facettes de l'activité culturelle. Cette « critique-journalisme » vise à produire des comptes rendus, à tenir *informé* (quel mot ignoble, à un accent près d'*informe*) et, par son biais, on peut suivre le cinéma comme on suit le hockey. Or le cinéma est un hockey de luxe pour individus sophistiqués – un bien de consommation culturelle à haut potentiel commercial qui, habilement mis en valeur, peut générer de réels profits.

Dans un article intitulé « Pourquoi je déteste la culture », publié dans le numéro 299 de la revue *Liberté*, Pierre Lefebvre écrivait : « Désormais, quand on parle de culture de façon sérieuse, c'est essentiellement pour évoquer avec docte conviction un homme et une femme qui, parce qu'ils ont de l'instruction et un salaire conséquent, sont affamés de distraction haut de gamme. C'est comme ça qu'un soir ils vont au théâtre ou encore au concert, mon Dieu, qui sait, peut-être même à l'opéra. » La critique, telle qu'elle se présente sur la plupart des tribunes, sert à tenir ces consommateurs distingués au courant. À les mettre au parfum, à les orienter bien gentiment vers ce qui est raffiné, touchant, peut-être même intelligent. Elle détermine le beau cinéma, celui qu'il est de bon goût d'aimer. Mais à quoi devrait servir la critique de cinéma? Chose certaine, elle ne devrait pas contribuer à la banalisation de l'art qu'elle prétend défendre. – **Alexandre Fontaine Rousseau**